Les guerres, les répressions et les conflits armés dans la littérature africaine d'expression française.

Lecture de quelques romans.

Mutshipayi K. Cibalabala

Les guerres, les répressions et les conflits armés dans la littérature africaine d'expression française.

Lecture de quelques romans.

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS
175, boulevard Anataole France – 93200 Saint-Denis
Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3671-9
Dépôt légal : Mars 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Dédicace

A la mémoire de mon ami François de Walque et pour mon épouse Hélène Lukadi Bamuswa Mwenyi.

Que dire de Sarah Mutshipayi et Dan Mutshipayi mes deux anges gardiens qui constituent mon petit monde à Bruxelles ?

Une pétarade de mitraillettes m'a éveillé. J'eus honte de mes douleurs. Les digues étaient-elles rompues ? La vie me revenait avec des balles et des grenades balayant le camp. Sous la pluie. Cela n'avait rien d'original. Mais le truc demeurait efficace. Des cris secs fusaient : « Des soldats. » – « On vide les lieux. » « Vite, imbéciles. » « Des salauds… » Antoinette est venue : « Vite, Pierre, les gouvernementaux sont là. » C'était leur tour de jouer aux conquérants. Cachés dans un buisson, nous assistions à une cassure.

V. Y. Mudimbe

Comment l'homme perd-il son humanité, comment s'animalise-t-il, ou plus exactement comment peut-on comprendre son animalisation ? C'est ce que j'ai recherché dans les textes qui sont parus depuis 1994, date du génocide rwandais. La mention fréquente des chiens dévoreurs de cadavres dans les romans ou œuvres de fiction consacrés au génocide qui m'a conduit à m'intéresser à ce motif génocidaire.

Daniel Delas

J'étais très loin de la littérature, ce sont des événements de 1963 qui m'y ont conduit. A cette époque, je me suis aperçu que ce que nous avions pensé en France des indépendances différait de la réalité. Je voulais témoigner, montrer que les gens nous trompaient, que la réalité qui nous était présentée n'était pas la vérité. Je voulais contredire témoigner dans le sens de « contredire ». Comme je me sentais impuissant face au système, je ne pouvais rien faire, rien dire. J'avais été emprisonné avec des amis. J'ai été rapidement libéré, les amis sont restés en prison. J'ai voulu écrire pour expliquer la machination. Mes amis étaient innocents. Dans une certaine mesure, je croyais qu'en dénonçant j'arriverais à contredire une réalité.

Ahmadou Kourouma

Remerciements

Au seuil de cette étude nous tenons à nous acquitter d'une dette de reconnaissance contractée auprès d'un bon nombre de personnes.

Nous pensons d'abord à Georges NGAL, Professeur émérite, qui a accepté de préfacer notre essai critique en dépit de son emploi de temps surchargé. Nous le remercions de sa disponibilité et de sa spontanéité.

Dans ce même ordre d'idées, nos vifs remerciements s'adressent également au Professeur Pius NGANDU NKASHAMA, qui a bien voulu accepter de faire la postface de notre ouvrage.

Ensuite à notre fils Fortunat Mutombo Mayanda Monty, qui n'a ménagé aucun effort pour mettre ce texte dans une structure informatique. Que dire de sa révision ? Et comment oublier Monsieur Ignace Masaki, Doctorant à l'Université Libre de Bruxelles, qui a réalisé avec une gentillesse et une amabilité peu ordinaires la mise en pages de notre texte ?

Nous serions ingrat si nous ne remercions pas le personnel des bibliothèques où nous avons travaillé, nous pensons aux bibliothèques suivantes :

Coopération par l'Education et la Culture à Bruxelles et l'Espace 27 septembre du Ministère de la Communauté Française dans la même ville. Que le personnel de cesdites bibliothèques trouve ici l'expression de notre gratitude, car un bienfait n'est jamais perdu !

Enfin, nos remerciements s'adressent à notre frère l'honorable Laurent Ndaye Nkondo Mulekelayi, Député National, en République Démocratique du Congo, qui nous a toujours encouragé dans cette entreprise scientifique.

Avertissement

Depuis l'avènement de feu Laurent Désiré Kabila au pouvoir le 17 mai 1997, le nom du pays a changé. La République du Zaïre est redevenue la République Démocratique du Congo (RDC). C'est cette abréviation que nous utiliserons.

Préface

C’est avec grand plaisir que je préface l’étude de Mutshipayi K. CIBALABALA. La lecture de son texte présente un intérêt particulier. Il considère en effet les « guerres, les répressions et les conflits armés », qui ont inondé bon nombre de pays africains comme ayant un lien particulier avec un certain nombre de romans africains qu’il considère comme les reflets de ces guerres.

En bon critique littéraire, Mutshipayi K. CIBALABALA sait que les romanciers retenus n’admettront jamais que leurs textes soient considérés comme des ouvrages « historiques » peignant les guerres qui ont inondé la République Démocratique du Congo, le Liberia, la Côte d’Ivoire, le Tchad, l’Angola, le Rwanda, l’Ouganda, etc. « Les écrivains africains en se penchant sur les guerres, répressions et conflits armés, écrit-il en conclusion, veulent témoigner, car ils ne créent pas ex nihilo. Les conflits et les guerres romancés constituent des faits littéraires transposés, qui du reste, relèvent de la société et interpellent tout le monde pour que la génération future ne nous condamne pas de n’avoir rien fait.

Ces derniers peuvent être interprétés de différentes manières ».

L'étude de Mutshipayi K. CIBALABALA présente un autre intérêt. L'auteur veut poursuivre une autre idée : valoriser la primauté de la valeur de l'individu de manière absolue, de sa conscience et de la conscience de sa liberté.

En conclusion, je dirai que ce livre offre un intérêt aussi sur la littérature engagée en général et de la critique littéraire en particulier. Je ne peux que le recommander aux enseignants, aux étudiants et aux gens cultivés.

Georges NGAL
Professeur émérite à la Sorbonne.

Avant-propos

D'entrée de jeu, nous estimons indispensable d'évoquer succinctement quelques frustrations ayant causé des guerres civiles en Afrique. « Dans toutes les communautés humaines, et même animales, le pouvoir procure à ceux qui le détiennent, des avantages et des privilèges, notamment le prestige, les profits, les honneurs, les jouissances, d'où les discordes, la palabre et les luttes acharnées pour y accéder. »[1]. A la lumière de ce qui précède, on peut noter que les conflits armés et les guerres civiles en Afrique, ont une explication qui mérite d'être justifiée au départ, avant de procéder à l'analyse des romans proprement dits.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il sied d'épingler quelques frustrations qui ont engendré des guerres civiles en Afrique.

[1] Les idées politiques de Maurice DUVERGER sont contenues dans ses principaux ouvrages, notamment, Sociologie politique, Introduction à la politique. C'est en compulsant ces ouvrages que nous avons dégagé sa conception du pouvoir.

Les guerres répétées en République Démocratique du Congo, par exemple, peuvent s'expliquer par la centralisation du pouvoir entre les mains d'une seule personne. C'est le cas de la guerre de 1996 dite à l'époque guerre de libération. Mobutu s'étant présenté comme un dictateur sur tous les plans, on pouvait le chasser du pouvoir. Le slogan à l'époque était : « Tout sauf Mobutu ». Ainsi donc, le 17 mai 1997, il a été évincé par Laurent-Désiré Kabila. Considérant que les abus de ses alliés rwandais dépassaient le seuil du tolérable, car ils pillaient l'économie du pays en s'emparant de ses richesses, ils tuaient facilement les paisibles citoyens congolais. Que dire des résidences privées qu'ils s'appropriaient ? Mzee Laurent-Désiré Kabila décidera de les rapatrier dans leur pays, ces derniers s'étaient décidés d'attaquer la ville de Kinshasa, le 2 août 1998. Grâce au soutien populaire, cette dernière fut libérée. Rentrés chez eux, quelques opportunistes congolais de connivence avec ces étrangers s'installèrent à Goma, à Gbadolite, à Kisangani pour faire la guerre à Laurent-Désiré Kabila.

« Dans un discours à la radio, ce dernier dénonça l'agression dont le pays était l'objet, invita la population à dénoncer et pourchasser « les rebelles infiltrés », désigna les Tutsi à la vindicte populaire, ce qui entraîna plusieurs centaines de morts parmi les Tutsi vivant au Congo. Et surtout, le 7 août 1998, un communiqué officiel lu sur les ondes de la radio nationale appela les jeunes entre 12 et 20 ans à s'enrôler dans les forces armées, afin de combattre l'insurrection contre le gouvernement de la République. A Kinshasa seulement, entre 4.000 et

5.000 adolescents répondirent à cet appel et furent rassemblés au Stade des martyrs à Kinshasa »[2].

Ce qui précède montre à suffisance que feu Président Laurent-Désiré fut populaire, car ce n'était pas facile de conquérir les habitants de Kinshasa à sa cause.

Dans ce contexte, comme il n'était pas docile ou mieux manipulable, ses alliés avaient peur de son indépendance, car leur poulain pouvait se passer d'eux à tout moment. Ils se liguèrent contre lui. C'est la raison pour laquelle ils voulaient l'éliminer physiquement. « Après l'échec d'assassinat du Président congolais, parce qu'il avait décidé le départ des instructeurs et des commandants rwandais… ».

Etant donné que les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets, ces opportunistes congolais ne cessaient de traiter feu Président de dictateur. Pour eux, il était plus dictateur que Mobutu lui-même.

Avec la guerre que ses alliés lui avaient faite à l'Est du pays, le Président Kabila a réussi à épargner la ville de Kinshasa de cette guerre grâce à l'intervention de ses alliés Zimbabwéens et Angolais. En dépit de leur présence dans la capitale, le tombeur du Maréchal Mobutu fut lâchement assassiné le 16 janvier 2001 de façon mystérieuse et suspecte.

Le génocide Rwandais en 1994, avait pour cause lointaine la haine de Tutsis marginalisés et vomis par les hutus. Le pouvoir politique centralisé par le Président Habyarimana, les avait exclus. Dès que son

---

[2] SCHMITZ, M., (Sous la direction de), *La guerre Enfants admis.300.000 enfants soldats dans le monde : comment combattre ce fléau* ? Bruxelles, Coédition Grip-Ed. Complexe, 2001, p. 48. Nous nous inspirerons largement de ce livre.

avion est abattu, le génocide s'en était suivi. Il misait sur les tutsis.

Au Libéria, Charles Taylor a hérité d'un pays dévasté par la guerre. Avant d'accéder au pouvoir, il a fait face à la dictature sanguinaire de Samuel Doe. Il connut une fin tragique, car il avait voulu se cramponner au pouvoir.

Au Congo Brazzaville à deux mois d'expiration de son mandat présidentiel, le professeur Pascal Lissouba est chassé du pouvoir par l'ancien Président Denis Sassou Nguesso. Ce dernier épaulé par la France pour les intérêts pétroliers, il récupère le pouvoir. Or, il était le modèle de démocratie en acceptant sportivement la défaite à l'élection présidentielle démocratique. Les deux guerres de 1997 et 1998 à Brazzaville étaient insensées.

L'élection présidentielle au Kenya et au Zimbabwe a récemment démontré que ceux qui détiennent le pouvoir, pensent que « celui-ci est un sacre. Nulle part au monde le peuple n'a jamais dirigé. Il est réservé à quelques élus de dieu »[3].

Que dire de conflictualité au sujet de l'élection présidentielle en Côte d'Ivoire ?

La confusion règne en Côte d'Ivoire depuis le scrutin présidentiel du 28 novembre 2010. La Commission électorale indépendante (CEI) a proclamé la victoire d'Alassane Ouattara avant que le Conseil constitutionnel n'invalide ce résultat, le lendemain, donnant la victoire au président sortant Laurent Gbagbo. Une situation qui inquiète la communauté internationale alors que cette élection,

[3] MUDIMBE, V.Y. *Le Bel Immonde*, Paris, Présence Africaine, 1976, 111.

reportée six fois, devrait mettre fin à 10 ans de crise politique. L'imbroglio postélectoral a montré que beaucoup d'Ivoiriens ont perdu la vie humaine pour les caprices du président sortant qui veut s'accrocher au pouvoir.

Au regard de ce qui précède, l'exemple de l'élection présidentielle confisquée au Kenya et au Zimbabwe dont nous avons déjà parlé n'a pas servi de leçon pour les dirigeants africains. Isolé par l'ONU, l'UEE, l'OUA et la CEDEAO, GBAGBO lutte comme un serpent dont on a coupé la queue, qui finit toujours par mordre tout objet se pointant devant lui. Il demeure sourd contre les sanctions internationales qui lui sont infligées. Le bras de fer qu'il a engagé contre la communauté internationale constitue l'opprobre pour l'Afrique. C'est la raison pour laquelle cette dernière s'est liguée contre lui. Les forces françaises Licorne, l'ont arrêté le 11 Avril et l'ont confié aux forces Républicaines de Ouattar. Quelle chute humiliante ! N'eurent pas été les conseils du Président français, il n'aurait pas de vie sauve. Du reste, la vérité a triomphé. Abandonnés à leur sort, otages d'une guerre qui les dépassait, de nombreux Abidjanais tournaient leur regard vers le ciel, cherchant des signes annonciateurs d'une éventuelle délivrance. La chute de Laurent GBAGBO se veut une délivrance.

Introduction

En nous proposant d'étudier les guerres, les répressions et les conflits armés dans quelques romans africains, notre souci majeur est de montrer que la folie meurtrière des guerres ethniques et politiques en Afrique constitue une absurdité. En effet, ce continent, confronté à de nombreux problèmes d'angoisse existentielle, notamment la paupérisation, la famine et le sida, n'est pas en mesure de faire face à ces guerres stériles où beaucoup d'enfants soldats ont perdu leur innocence pour y avoir participé activement.

De plus, ces guerres profitent aux prédateurs nationaux et étrangers. C'est le cas de celle de la République Démocratique qui a profité aux Rwandais, Ougandais, Angolais, Zimbabwéens, Burundais et Namibiens. Pendant la conflictualité, les chefs de guerre sont les bienheureux et ont un comportement particulier vis-à-vis de la population, cette dernière ne sachant à quel saint se vouer est torturée et exposée à la mort. De plus, pendant cette période, il y a des tueries ciblées et des tueries collectives. Comme nous avons déjà parlé de la

population, celle-ci qui adore les champs agricoles est réduite à la mendicité. Les femmes sont violées en présence de leurs maris. Il en est de même des jeunes filles violées en présence de leurs parents. Si elles sont enfants-soldats, elles deviennent des esclaves sexuelles des adultes. Certains parents contraints à commettre l'inceste avec leurs filles, sont souvent victimes d'assassinat quand ils refusent de s'exécuter. La condition pitoyable de la population traduit la désolation.

Dans l'éditorial de *Notre Librairie*, son éditeur a trouvé les mots justes pour tracer le cadre de la problématique de ces guerres : « Chaos et entropie, guerres et révolutions, antithèses et polémiques : le cours de la nature, celui des choses humaines comme le mouvement de la pensée paraissent difficilement compréhensibles, dans leurs rythmes fondamentaux, si l'on n'y intègre le rôle de la violence »[4]

La violence est une catastrophe ou encore mieux un séisme qui ravage tout. Elle déséquilibre l'homme sur tout le plan. Quand elle est accompagnée de conflit armé elle devient une bombe à retardement, qui peut exploser à tout moment. Rien ne peut remplacer la paix civile. Cette dernière doit être sauvegardée contre vents et marées, car c'est pendant la paix que l'on peut travailler en harmonie. La paix durable est capitale parce qu'elle a permis aux nations européennes de se développer. Les conflits armés déstabilisent. Si on se réfère aux pays confrontés par les guerres civiles, on se rend compte que leur redressement n'est pas une mince affaire. C'est le cas

[4] MONDOLON, Dominique, « Comprendre », in Notre Librairie *: Penser la violence*, N°148, juillet-septembre, 2002, p. 3.

du Liberia, Sierra Leone, RDC, Congo Brazzaville, Côte d'Ivoire, Tchad, Angola, les exemples sont légion. Pour ne pas nous perdre dans les redites, nous estimons qu'il est indispensable de présenter l'articulation de l'étude.

Notre étude comprend trois chapitres : le premier présente les romanciers choisis et procède à la lecture rapide de leurs œuvres.

Le deuxième passe en revue la genèse des enfants soldats, leur profil, déscolarisés, les rançonneurs. Le troisième illustre des guerres, des répressions et des conflits armés dans les romans retenus.

I
Quelques considérations générales sur la guerre

Avant toute chose, il est indispensable de définir les concepts de notre étude. D'entrée de jeu, définissons la guerre, telles que les différentes sources nous la cernent. La guerre est un conflit armé opposant au moins deux groupes militaires organisés réguliers[1]. Elle se traduit ainsi par des combats armés, plus ou moins dévastateurs et implique directement ou indirectement des tiers. Elle qualifie donc tous les conflits, qui ont pour principales caractéristiques, la force physique, les armes, la tactique, la stratégie ou la mort de certains de ses participants (soldats, résistants, Franc-tireur etc.) ou de tiers (civils, employés et membres des associations d'aide humanitaire, etc.).

Le sens commun veut que la guerre soit aussi vieille que l'humanité. Certains estiment nécessaire que chez l'Homme, la guerre est une forme extrême de communication, un « commerce » dans sa signification profonde ou exacte de mise en commun, de partage et d'échange (ici d'agressivité), la guerre économique pouvant alors, sous une apparence plus

socialement et éthiquement acceptable, satisfaire d'autres appétits de pouvoirs que ceux qui animaient les auteurs des guerres ethniques, de religions, de classe, etc. Les armes des nouveaux conflits seraient alors la capacité à trouver et manipuler l'argent, l'influence et l'information.

Dans le contexte du droit international les belligérants combattant des groupes irréguliers (rebelles, armée illégale…) remplacent souvent le terme *guerre* par *conflit armé*, *grande opération de police*, *lutte contre le terrorisme*, *pacification*, etc.

Toutes les guerres laissent des séquelles, socio psychologiques, économiques et environnementales qui souvent constituent le germe ou le ferment d'une prochaine guerre, produisant un cercle vicieux entretenu par la haine, le non-respect, la peur de l'autre ou de l'avenir, et la difficulté à négocier.[5]

Penchons-nous, à titre d'exemple, sur la première guerre mondiale déclenchée le 1er août 1914. Cette guerre dans laquelle les grandes nations européennes étaient engagées, elles entraient dans le conflit avec l'idée qu'il sera court. La guerre durera quatre ans (1914-1918) et fera dix millions de morts et vingt millions d'invalides. Sans vouloir nous attarder sur les guerres, précisons d'emblée que les conséquences de la première mondiale furent incalculables. Dès lors, cette acception de la guerre et de conflit est bien cernée. Ainsi donc, définissons la répression comme la violence sous toutes ses formes existentielles. La violence qu'exerce l'homme politique sur les

[5] Cette longue définition nous la devons à l'Internet : http://hsgm.free.fr. Toute la seconde guerre mondiale.

paisibles citoyens. La violence que l'homme inflige à sa femme et à ses enfants.

Pour leur part, les répressions et les conflits armés constituent la violence. A ce propos, Ngalasso soutient que « c'est la violence brute par la contrainte physique ou idéologique que s'oppose la violence douce de la persuasion par la parole orale ou écrite, comme antidote au dogmatisme et au fanatisme ».[6]

Comme nous l'avons déjà indiqué la centralisation du pouvoir d'une façon despotique constitue une source de conflictualité. Les richesses du pays doivent être réparties équitablement. C'est à ce moment – là que l'on peut dire que la politique est une activité sociale et humaine, car on rend service à la population en construisant les routes, les ponts, les hôpitaux, les écoles, etc. Le conflit traduit souvent la frustration et la revendication.

Pour sa part, Robert DUSSEY a trouvé les mots justes pour décrire le conflit armé : « Selon lui, le conflit armé qui est, il faut le préciser, un mode de règlement de règlements des oppositions d'intérêts gagne en amplitude »[7].

Pour mener à bien notre étude, nous avons opté pour la méthode sociocritique. Elle nous permet d'aller au-delà de production du texte, de dire ce que le texte ne dit pas. En d'autres termes, elle doit nous aider à chercher l'impensé ou le non – dit dans un texte littéraire. Tout en privilégiant cette méthode,

---

[6] NGALASSO, Mwatha Musanji, Langage et violence dans la littérature africaine écrite, in *Notre Librairie n° 148, 2002, P. 74.*

[7] DUSSEY, Robert, Les mouvements armés dans la problématique de la conflictualité en Afrique, in l'*Africain* n° 216, 2004, p. 7.

mais cela ne nous empêche pas de recourir aussi à la stylistique pour employer quelques figures de style. Cela étant, il convient de rappeler les notions définitionnelles pour permettre au lecteur de s'imprégner de la méthode sociocritique. A cet effet, nous nous référons à la notoriété de Claude Duchet pour donner les diverses indications sur cette méthode. Selon cet auteur, cette méthode s'appellera sociocritique. Voici le condensé qu'il en donne dans son récent ouvrage posté sur l'Internet : « Il serait présomptueux de vouloir présenter ici un ensemble doctrinal. Il s'agit plutôt d'un exposé des problèmes posés par le progrès même des recherches relatives à l'analyse sociale et idéologique des textes.

Exposé à plusieurs voix : les rencontres franco-américaines qui sont à l'origine de ce livre étaient nées du désir de confronter des expériences différentes, à partir de divers domaines ; du souci de tenir compte aussi bien des ouvertures théoriques et méthodologiques de ces dernières années que des difficultés, des limites, des malentendus ; de la volonté enfin de ne pas se satisfaire de l'acquit et de profiler, s'il se pouvait, quelques nouvelles perspectives d'étude.

Commençons par les malentendus. La fortune du mot est fallacieuse. Le terme de sociocritique (ou de sociocriticism) recouvre aujourd'hui bien des approches, parfois complémentaires mais distinctes. A trop être étendu, il perd toute pertinence et mieux vaudrait sans doute y renoncer, bien qu'il ait pu jouer, à un certain moment, un rôle efficace de clarification. Au sens restreint, rappelons-le, la sociocritique vise d'abord le texte. Elle est même lecture immanente en ce sens qu'elle reprend à son compte cette notion de

texte élaborée par la critique formelle et l'avalise comme objet d'étude prioritaire. Mais la finalité est différente, puisque l'intention et la stratégie de la sociocritique sont de restituer au texte des formalistes sa teneur sociale. L'enjeu, c'est ce qui est en œuvre dans le texte, soit un rapport au monde.

La visée, de montrer que toute création artistique est aussi pratique sociale, et partant, production idéologique, en cela précisément qu'elle est processus esthétique, et non d'abord parce qu'elle véhicule tel ou tel énoncé pré formé, parlé ailleurs par d'autres pratiques ; parce qu'elle représente ou reflète telle ou telle « réalité ». C'est dans la spécificité, esthétique même, la dimension valeur des textes, que la sociocritique s'efforce de lire cette présence des œuvres au monde, qu'elle appelle leur socialité.

Cela suppose la prise en considération du concept de littérarité, par exemple, mais comme partie intégrante d'une analyse socio textuelle. Cela suppose également la réorientation de l'investigation socio-historique du dehors vers le dedans, c'est-à-dire l'organisation interne des textes, leurs systèmes de fonctionnement, leurs réseaux de sens, leurs tensions, la rencontre en eux de discours et de savoirs hétérogènes. En bref, et par boutade, la sociocritique voudrait s'écarter à la fois d'une poétique des restes, qui décante le social, et d'une politique des contenus, qui néglige la textualité. Elle s'intéresse, bien entendu, aux conditions de la production littéraire comme aux conditions de lecture ou de lisibilité, qui relèvent d'autres enquêtes, mais pour repérer dans les œuvres même l'inscription de ces conditions, indissociable de la mise en texte. Effectuer une lecture sociocritique revient, en quelque sorte, à

ouvrir l'œuvre du dedans, à reconnaître ou à produire un espace conflictuel où le projet créateur se heurte à des résistances, à l'épaisseur d'un déjà là, aux contraintes d'un déjà fait, aux codes, et modèles socioculturels, aux exigences de la demande sociale, aux dispositifs institutionnels.

Dedans de l'œuvre et dedans du langage : la sociocritique interroge l'implicite, les présupposés, le non dit ou l'impensé, les silences, et formule l'hypothèse de l'inconscient social du texte, à introduire dans une problématique de l'imaginaire. A partir de quoi pourraient, devraient se poser à nouveau, sous un autre éclairage, les questions de la signification, c'est-à-dire de la place et de la fonction de la pratique signifiante nommée « littérature » dans telle ou telle formation socio-historique, qu'elle contribue à constituer et à caractériser. S'il n'est rien dans le texte qui ne résulte d'une certaine action de la société (« en dernière instance », des rapports sociaux de production, qui déterminent aussi la position du sujet), il n'y est rien, en revanche, qui soit directement déductible de cette action. D'où l'importance décisive des médiations entre la base socio-économique, la production de biens symboliques et l'imaginaire du scripteur, mais aussi l'affirmation du caractère concret du symbolique (du travail de symbolisation), et de la réalité de l'idéologie, ce qui écarte a priori l'idée d'une hiérarchie des causalités.

Le champ ainsi ouvert est celui d'une sociologie de l'écriture, collective et individuelle, et d'une poétique de la socialité. La sociocritique ne saurait ignorer les apports parallèles des démarches sociologiques situées en amont ou en aval des œuvres : sociologie des écrivains et des faits littéraires, sociologie culturelle ou

sociologie de la connaissance, sociologie de la lecture ou de la réception, mais aussi cette sociologie des médiations qui définit peu à peu ses objets en analysant les appareils et les procédures de légitimation. Elle ne peut d'autre part que souligner sa dette à l'égard des travaux de Lucien Goldmann sans lesquels elle n'aurait pu se définir. La « sociologie dialectique de la littérature », terme préférable à mon sens à celui de « structuralisme génétique », s'efforçait en effet de penser ensemble la relation de l'œuvre avec des totalités englobants (explication) et les structures internes, les cohérences significatives d'un microcosme textuel (compréhension).

A la sociocritique Goldmann a, le premier, donné son principe directeur qui pourrait se formuler ainsi : le texte, rien que le texte mais tout le texte : « Au niveau interprétatif et formel, il importe que le chercheur s'en tient rigoureusement au texte écrit ; qu'il ne lui ajoute rien ; qu'il en tienne compte dans son intégralité… »[8].

L'ambition d'une totalisation sociologique, sur ces bases, du processus esthétique était excessive ; il fallait sans doute l'effort collectif – que Lucien Goldmann souhaitait – d'une équipe interdisciplinaire. Il convient cependant de rappeler d'une part l'énorme retard, en France tout au moins, de la critique sociologique et des théories du texte à l'époque du dieu caché, et d'autre part les vives résistances institutionnelles et politiques auxquelles se heurtèrent, en France également, les thèses goldoniennes, jugées selon les cas trop ou trop peu marxistes.

---

[8] Structures mentales et création culturelle, éd. Anthropos, 1970, p. 468.

Pour la référence au marxisme, faut-il rappeler avec Roger Fayolle que l'approche marxiste de la littérature n'est qu'un point de vue parmi d'autres, mais un autre point de vue sur les questions littéraires et esthétiques » ? Et avec Pierre Barbéris qu'il est « absolument inconcevable (ou illusoire ou mystificateur) de parler aujourd'hui d'une critique marxiste constituée ». La sociocritique ne prétend nullement tenir ce rôle, mais s'efforce de contribuer à la mise en place d'une critique matérialiste et au développement de la recherche marxiste. Elle ne pourra avancer dans cette direction que par le dialogue avec les enseignants et chercheurs qui intègrent à leur réflexion et à leur pratique une préoccupation du social, et par la confrontation incessante avec les autres points de vue, sans exclusive. Il est bien certain qu'elle-même est tributaire de ses conditions d'apparition et dénonciation : vague du structuralisme, rejet d'un certain historicisme, essor de la psychanalyse, ébranlement des certitudes dogmatiques, sur fond de crises et de révisions plus ou moins déchirantes. Elle participe donc elle aussi des idéologies « modernistes », et ce n'est qu'insérée dans un processus historique global qu'elle prend sa signification, relative, et non comme vérité a priori, ou comme science du littéraire.

Ces quelques remarques expliquent sans doute le caractère de ce recueil pluriel, polémique, (auto) critique et parfois à distance de son objet, en raison de l'inégal développement de la sociologie littéraire selon les points de départ, les visées et le degré de théorisation de la recherche, en raison aussi d'urgences diverses selon les situations de discours. Les différences d'accent sont précisément la preuve de l'historicité de notre démarche et de nos

interrogations. Ma seule inquiétude serait que le terme de sociocritique soit accepté très facilement, néglige la spécificité que j'ai tenté d'évoquer, dispense des concepts à élaborer et prenne seulement, par effet de mode, le relais d'un sociologisme périmé. Il est rassurant à cet égard que plusieurs évitent le mot ou ne l'utilisent qu'avec réticence. A relire et à ordonner l'ensemble de ces contributions, je constate cependant une avancée certaine vers une pertinence d'emploi. Plus d'exigence aussi vis-à-vis des notions reçues et l'insistance sur trois points : le sujet, l'idéologie, les institutions.

Du point de vue sociocritique, l'accent n'est pas mis sur l'auteur, mais sur le sujet de l'écriture, qu'on ne peut évacuer en parlant de sujet de classe. Engagé dans un procès de production, dans le concret d'une pratique, le sujet textuel est à reconnaître dans les clivages sociaux et idéologiques, travaillés dans et par l'imaginaire, qui le font exister aussi comme tel. Au cours des débats ont été mis en cause l'individu interpellé d'Althusser, tout comme le sujet lacanien, pris aux rets du symbolique, ou le locuteur universel idéal de Chomsky. Un collègue américain pose crûment la question : « On se demande pourquoi les êtres humains sont devenus des ombres d'entités théoriques ». La sociocritique ne peut ignorer un tel avertissement. Elle a pour le moment plutôt une perspective qu'une théorie du sujet, et devra décider d'un problème d'identité, qui demeure une zone encore aveugle, que le sujet visé soit, en dernier recours, la société, ou le texte même.

Pour l'analyse institutionnelle, la préoccupation en est assez nouvelle, quoique manifeste depuis quelques années chez les sociologues et les historiens de la

culture, et plus ou moins présente dans toute théorie des médiations. La question est complexe, puisqu'il s'agit aussi bien de ce qui institue le texte en tant que « texte littéraire » en fonction de normes génériques, de codes d'acceptabilité, de contraintes formelles, que de ce qui le conditionne a priori (le comment, pourquoi, par quoi devient-on écrivain, envisagés en termes d'autonomisation et de légitimation, donc d'intégration à un groupe), et enfin de ce qui, historiquement, l'institutionnalise, le refoule, l'annule ou le marginalise selon des modalités, d'inclusion et d'exclusion[9]. Dans la stricte logique de son propos, la sociocritique devrait essentiellement s'attacher aux traces que laissent dans les textes les pressions et les pratiques institutionnelles, y compris les modèles ou contre – modèles culturels et scolaires. Mais ne faut-il pas poser en même temps la question inverse, de la marque du texte dans les institutions, autrement dit de la fonction sociale de la production textuelle ? Pierre Kuentz rappelait dans la discussion l'intérêt de cet avertissement de Walter Benjamin : « Avant de nous préoccuper de la situation de l'œuvre d'art à l'égard des institutions, nous devrions nous préoccuper de la place des œuvres d'art dans les institutions ».

Quant à l'idéologie – aux idéologies, à l'idéologique – il était inévitable enfin que la chose ou le mot fussent au centre de nos rencontres. Et de fait presque tous les participants ont abordé ce pont aux ânes, mais avec plus ou moins de réticence ou d'esquive. Les références canoniques ont été rappelées, mais le déplacement nettement suggéré, d'une part d'un simple système de représentations

[9] Voir sur ce point la contribution de Roger Fayolle.

vers des processus conflictuels, concrets, actifs, instables, où le lecteur est engagé, d'autre part de l'Idéologie allemande vers le livre III du Capital. La discussion a mis en évidence que le mot d'idéologie ne pouvait se concevoir, dans le travail de Marx, que relativement à la lutte des classes, et que Marx n'emploie le terme que pour décrire les effets spécifiques de l'idéologie bourgeoise. A la limite, l'analyse du fonctionnement des formes et des rapports de production peut dispenser d'y recourir. Il importe, en tout cas, de savoir de quoi on parle. Telle récente Histoire des idéologies est en fait une histoire des cultures. L'idéologie n'est pas non plus Weltanschauung ni même « vision du monde », elle ne se réduit pas à un phénomène d'optique (image inverse, brisée, distancée). Et de quel lieu de vérité déciderait-on de lire en clair l'idéologie, de quel réel l'illusion ? « Maladies du sujet ou condition du discours », cette formule abrupte, entendue lors d'un autre colloque, résume, à mon sens, le débat. Je dirai pour mon compte que nous sommes tous « malades », que l'idéologie est une dimension de la socialité, née de la division du travail, liée aux structures de pouvoir, qu'elle est condition mais aussi produit de tout discours.

Le problème pour la sociocritique serait alors celui d'une spécificité du travail fictionnel (poétique) par rapport aux énoncés qui traversent le texte. Ce qui ne veut pas dire que ce travail fictionnel échappe aux luttes idéologiques réelles et qu'il n'en soit pas lui-même une manifestation, mais qu'il peut contredire tel ou tel contenu qu'il met en forme, rendre problématique un projet idéologique, notion définie par Pierre Macherey comme la prise de position sous

la forme d'un discours à l'intérieur d'un champ conflictuel. Même dans le roman à thèse (étudié par Susan Suleiman) où le projet prend la forme d'une déclaration massive, un certain dialogisme s'instaure qui conteste la thèse. Les mises en garde portent donc surtout contre un emploi vague du mot. Il importe, pour ceux qui ne craignent pas d'y avoir recours, de lui rendre sa charge d'agressivité et, plus précisément, sa valeur topique, d'en faire un point de départ et non une fin. A cet égard la sociocritique ne saurait se restreindre à une lecture de l'idéologie. Le raccourci dangereux serait de couvrir de ce terme tout le social simplement retrouvé dans le texte, ou de n'y voir que le dépôt de la doxa. L'argumentation minutieuse et provocante de Bernard Valette, dénonçant, à la suite de Jean Molino l'échappatoire des connotations ou des tautologies de « l'idéologie dominante », doit être prise au sérieux. Même ceux des « littéraires » qui entendent par idéologie, avec Louis Althusser, « un système (possédant sa logique et sa rigueur propres) de représentations (images, mythes, idées ou concepts selon les cas) doué d'une existence et d'un rôle historique au sein d'une société donnée », sont loin, me semble-t-il, d'en tirer toutes les conséquences et toutes les exigences programmatiques. Il suffira ici d'évoquer les tâches que, sur la base de cette même définition, Georges Duby proposait naguère aux historiens pour l'étude des corrélations entre les idéologies et la pratique sociale, entre « les structures matérielles » et les mentalités[10].

[10] « Histoire sociale et idéologies des sociétés », dans *Faire de l'histoire*, t. 1, Gallimard, 1974, p. 249 et suiv.

« Tout penser historiquement, voilà le marxisme », ce rappel, souligné de Pierre Vilar, dans une discussion serrée des positions althussériennes[11], n'est pas inutile, puisque l'Histoire est demeurée la grande absente de ces rencontres en ce sens que, même quand elle était nommée, elle manquait à sa place. J'entends par là une histoire à construire, où la littérature tiendrait sa place, aussi étendue que celle des phénomènes sociaux auxquels elle participe. Observés dans l'espace du texte, ces phénomènes n'y sont pas déshistorisés. Le texte historise et socialise ce dont il parle, ce qu'il parle différemment ; sa cohérence esthétique (sa différence) est tributaire de conditions contingentes du scriptible comme du lisible. D'autre part, il ne vit que par ce qu'il produit, de lectures, d'effets, de réécritures. Il n'est pas à cet égard d'une autre nature que ces objets divers, ponctuels et sériels, matériels et symboliques, dont l'Histoire fait et refait incessamment son propre texte ». Après avoir longuement parlé de la sociocritique, disons un mot sur les figures de style. En nous appuyant sur les propos de Richard ARCAND, nous définissons la figure de style comme une formulation courante dont on a détourné l'usage. Par exemple, Martin TSHIASUMA NGALAMULUME est un vautour de chez nous. Au lieu de dire que TSHIASUMA est un voleur, on détourne le sens en le comparant au vautour qui est un oiseau rapace, car il vole les poules et les tue. Il s'agit du vautour africain.

[11] *Histoire marxiste, histoire en construction*, ibid., p. 208.

II
Brève présentation des Romanciers choisis

Le corpus qui tient compte de la chronologie mérite quelques explications à propos de deux romans d'Ahmadou Kourouma que nous avons retenus. Etant donné que ces deux romans développent la thématique générale de notre étude, nous avons jugé bon de les incorporer pour avoir beaucoup d'informations sur le sujet traité, car ils répondent à nos préoccupations. Bien plus, c'est une façon de rendre un hommage mérité à cet écrivain de talent.

Cela étant, nous procédons à la présentation des romans de notre corpus. Il s'agit de :

Shaba deux. Les carnets de mère Marie Gertrude (1989) de V.Y. Mudimbe (RDC).

Le Doyen Marri (1994) de Pius Ngandu Nkashama (RDC)

Allah n'est pas obligé (2000) d'Ahmadou Kourouma (ivoirien)

Murambi. Le livre des ossements (2001) de Boubacar Boris Diop (sénégalais)

L'Enfant soldat (2001) de Patrick-Serge Boutsindi (congolais du Congo-Brazzaville)

Jonny Chien Méchant (2002) d'Emmanuel Dongala (congolais du Congo-Brazzaville)

Quand on refuse on dit non (2005)[12] d'Ahmadou Kourouma (ivoirien)

L'aîné des orphelins (2005) de Tierno Monénembo (Guinéen)

Malaïka, L'ange du silence (2006) d'Emongo Lomomba (RDC)

A propos des romanciers retenus, nous nous sommes contenté des ouvrages disponibles à notre portée. Comme on peut le constater, d'autres considérations idéologiques et ethniques ne seront pas pris en considération.

Pour présenter les biographies de ces romanciers retenus dans notre corpus, nous précisons d'emblée que ces derniers seront présentés par ordre alphabétique. Nous n'avons nullement l'intention de fournir des données détaillées de leur vie, nous nous limiterons uniquement à l'essentiel. Quant à leurs œuvres, nous nous limiterons aux œuvres dont nous allons analyser les contenus.

1. Boris Boubacar Diop

C'est un écrivain sénégalais, né en 1946, a d'abord enseigné la littérature et la philosophie, avant de se tourner au journalisme et collaborer au quotidien suisse zurichois Eue Zücher Zeitung. Dramaturge et scénariste Boris Diop fait partie des dix écrivains

[12] Ce roman a été publié chez Seuil en 2004, mais l'édition que nous utiliserons pour cette étude date de 2005.

africains engagés dans un projet d'écriture pour le Rwanda en 1998 : « Rwanda : écrire par devoir de mémoire ». Son livre Murambi, livre des ossements est inspiré des massacres interethniques de 1994 au Rwanda. Actuellement, il est directeur du journal sénégalais « Le matin ».

2. Patrick Serge Boutsindi

Né au Congo Brazzaville le 21 décembre 1968, il vit en France depuis 1992. Ses parents sont originaires de la Région du Pool au Sud du Congo. Ils sont Lari. Ayant entrepris ses études primaires et secondaires au Lycée du drapeau rouge à Bzazzaville, ce passionné de lecture, est allé en France où il a fait son baccalauréat en Lettres/ Option Littérature dans la région de Lorraine. Après son baccalauréat, il a étudié à l'Université où il a obtenu le DEUG (Diplôme d'Etudes Universitaires Générales) en Lettres[13]

[13] Dans ce pays où les écrivains se comptent sur le bout des doigts, nous sommes persuadé que Patrick-Serge BOUTSINDI se révèle comme une promesse de la nouvelle génération. Les écrivains congolais connus sont : Jean MALONGA, 1er écrivain congolais (pionnier, décédé), TCHIKAYA U'TAMSI décédé), Henri LOPES (en vie), Sylvain BEMBA (décédé), Sony LABOU TANSI, (décédé) Alain MABANCKOU (Plusieurs fois primé, bien connu dans le monde littéraire, en vie), Théophile OBENGA (en vie, brillant égyptologue et historien de renom, poète et essayiste). Emmanuel DONGOLA (en vie). Jean-Pierre MAKOUTA M'BOUKOU (en vie). Guy MENGA (en vie). C'est au cours de l'interview qu'il nous a accordée à Bruxelles, le 5 février 2010 qu'il a nous a parlé des écrivains de son pays. Il en est de même de sa biographie qu'il nous a remise pour préciser quelques éléments de sa vie.

3. Emmanuel Boundzéki Dongala

Figure du renouveau de la littérature africaine, Emmanuel Boundzéki Dongala est un écrivain d'origine congolaise, enseignant aux Etats-Unis. Chimiste de formation, c'est pourtant déjà tourné vers la littérature. et le théâtre qu'il consacre une grande partie de son temps en tant qu'animateur du célèbre théâtre de l'Eclair à Brazzaville. Exilé en Amérique après le début des conflits qui frappent son pays à la fin des années 1990, l'écrivain porte un regard désenchanté sur l'Afrique. Ainsi, « Johnny Chien Méchant », son ouvrage le plus célèbre, dépeint de manière crue et cynique la tragédie des enfants soldats. Ecrivain réaliste en quête de vérité, Emmanuel Boundzéki Dongala a fait de la littérature un moyen privilégié pour mettre à jour les faces cachées du monde et de l'homme.

Emmanuel Boundzéki est né en 1941, de père congolais (Congo Brazzaville) et de mère centrafricaine.

4. Ahmadou Kourouma[14]

Considéré comme un des plus grands écrivains africains, Ahmadou Kourouma est décédé jeudi 11 décembre 2003 à l'âge de 76 ans.

Né en 1927 près de Boundali au Nord de la Côte d'Ivoire. Il a étudié à Bamako au Mali. Il sert dans

[14] Toutes les informations concernant KOUROUMA et Boubacar BORIS DIOP sont contenues dans Notre Librairie revue du Sud N^{os} 155-156, juillet-Décembre 2004, p. 110 et p. 171. Ce numéro est entièrement consacré à Ahmadou Kourouma.

l'armée française de 1950 à 1954, pendant la guerre d'Indochine, avant de poursuivre des études des Mathématiques à Paris et à Lyon où il devient statisticien pour les assurances. C'est à Lyon sa seconde patrie qu'il rencontrera une jeune fille lyonnaise qui deviendra son épouse. Christiane. Il fut le père de Nathalie Kourouma, de Sophie Kourouma, de Stéphane Kourouma et Julien Kourouma. Il retourne dans son pays après l'indépendance, en, 1960, avec son épouse française.

Opposant au régime de Félix Houphouët Boigny, ce célèbre écrivain vivra en exil de 1964-1969. Puis il demeurera au Cameroun (de 1974-1984) et au Togo où Houphouët Boigny l'avait nommé pour le tenir à distance (il était Directeur de l'Institut national des assurances de Yaoundé).

Entre-temps il avait commencé une carrière d'écrivain.

5. Emongo Lomomba

Né à Katako-Kombe, le 13 mars 1960 dans la Province du Kasaï-Oriental, en RDC. Après ses humanités littéraires, il s'inscrit d'abord à la Faculté de Droit de l'Université de Kinshasa et ensuite aux Facultés Catholiques de Kinshasa où il décroche une Licence en Philosophie et religions africaines. Retenu Assistant aux Facultés Catholiques de Kinshasa. Emongo a préparé sa thèse de doctorat en Philosophie en Allemagne et l'a soutenue à l'Université Libre de Bruxelles en Belgique. Actuellement, il vit au Québec (Canada) où il donne cours de Philosophie.